1-So

HISTORIQUE

du

411e Régiment d'Infanterie

20 Mars 1915 — 26 Janvier 1919

194

B.D.I.C.
21 00143407

PARIS
HENRI CHARLES-LAVAUZELLE
Éditeur militaire
124, Boulevard Saint-Germain, 124.

MÊME MAISON A LIMOGES

1920

Opéra
13505

HISTORIQUE

du

411e Régiment d'Infanterie

20 Mars 1915 — 26 Janvier 1919

B.D.I.C

PARIS
HENRI CHARLES-LAVAUZELLE
Éditeur militaire
124, Boulevard Saint-Germain, 124

MÊME MAISON A LIMOGES

1920

O pièce 13505

B.D.I.C

Historique

DU

411e RÉGIMENT D'INFANTERIE

(20 Mars 1915 — 26 Janvier 1919)

REIMS-TAISSY (1915).

Le 411e régiment d'infanterie est constitué le 20 mars 1915 à la mairie de Pleuhanel-Carnac, et placé sous le commandement du lieutenant-colonel Lafitte.

Des compagnies fournies par nos meilleurs régiments Bretons et Vendéens, couverts de gloire dans la dure bataille de la Marne, forment deux de ses bataillons; le troisième est presque exclusivement composé de « gars du Nord » venus dans nos régions à la suite de l'invasion.

Quelques jours se passent à remanier les compagnies, à encadrer les unités et à répartir parmi les jeunes soldats qui composent le régiment, les glorieux blessés des premiers combats déjà revenus à leur poste; encore quelques exercices, quelques marches, une première revue des chefs à leur nouvelle troupe : le régiment est prêt.

Le départ ne tardera pas. Le 3 avril nous embarquons à Auray, à destination du camp de La Courtine. Ce n'est plus le départ des premiers jours, au milieu d'une foule délirante, enthousiaste, acclamant nos soldats; le nôtre s'effectue avec calme, sans acclamations, sans bruit; à peine quelques curieux assistent-ils à notre embarquement. Mes jeunes soldats, ardents et disciplinés, le visage joyeux, répondent à travers les fenêtres fleuries de leur wagon aux souhaits et aux adieux des quelques assistants. Cependant, les imaginations travaillent; on se demande où l'on va, tous s'accordent à dire que nous partons pour Salonique.

Il n'en est rien, nous ne sommes pas destinés à renforcer notre corps expéditionnaire d'Orient. Nous changeons bientôt

B.D.I.C

de direction, après un stage d'une semaine à La Courtine consacré à la formation définitive du régiment, nous roulons vers Noisy-le-Sec, pour débarquer ensuite à Epernay dans la nuit du 13 au 14 avril.

Immédiatement répartis dans les villages de Sacy, Ville-Dommange et Jarny-les-Reims, nous attendons le moment d'intervenir, tous impatients de montrer que nous sommes aussi bien trempés que nos aînés et que nous ferons aussi de la bonne besogne.

Notre attente ne sera pas longue; déjà, à la faveur de la nuit, nous passons quelques heures en ligne pour nous familiariser avec la « tranchée ». Nous sommes rattachés au groupement de Reims et affectés à la 305e brigade; le général Franchey d'Esperey nous passe une dernière revue; il nous remet notre drapeau, glorieux emblême qui pliera bientôt sous le poids des victoires. Enfin, l'ordre de prendre le secteur arrive. Tout est prêt, les fusils brillent, les musettes sont bourrées; tous radieux, nous partons gaiement pour relever, dans la nuit du 22 au 23, deux bataillons du 243e et du 327e qui occupent le secteur de Taissy.

C'est le type du secteur calme. De profondes tranchées d'un entretien facile, de petits abris, de puissants fils de fer barbelés; un grand calme sur toute la ligne. L'ennemi agit peu, son artillerie est muette, si bien que nous pouvons reposer sous de simples toiles de tente disposées çà et là sur la plaine à l'abri de nos défenses. La nuit est très active, les veilleurs à leurs postes, les patrouilles fouillant tous les coins de la longue plaine qui s'étend à perte de vue devant nous. De temps à autre, une fusée sillonnant le ciel, déchire l'obscurité en même temps qu'une balle ou qu'un éclatement d'obus rompt le silence qui nous entoure. Cette première période nous familiarise avec la vie de campagne; mes soldats qui, un mois auparavant, faisaient encore l'école de section, sont maintenant bien au courant de leurs nouveaux travaux et rivalisent déjà d'adresse et de courage avec leurs anciens. Nous goûtons un repos de quelques jours à Taissy, occupant ces longs jours d'été à de nombreux exercices de tir et de lancement de grenades.

Peu à peu, nous allons gagner des secteurs plus agités. Un deuxième repos nous conduit à Mailly, où le lieutenant-colonel Ducrot, remplaçant le lieutenant-colonel Lafitte, rappelé par le Ministre, vient de prendre le commandement du régiment. Nous

B.D.I.C

occupons ensuite la tranchée de Sillery-Prunay et le bois des Zouaves.

Témoins de violentes luttes d'artillerie, ayant devant nous un ennemi actif qui nous harcèle continuellement, nous utilisons les nuits à creuser nos tranchées, à refaire les abris et les boyaux, maniant la pelle et la pioche pour réparer les dégâts causés par le bombardement.

Deux mois passent encore, et nous sommes dans le même secteur; successivement, nous occupons les cantonnements de Rilly, Bouilly, Verzenay, Mailly, Ville-Dommange. Le 25 août, nous cantonnons à Urchain, Hourges, Vandeuil et au moulin d'Irval, puis Hernonville, Marzilly, pour nous trouver le 1er septembre à Vaux-Varenne.

Le régiment doit occuper le secteur des bois. Nous tenons le quartier de la Mare, le bois Franco-Allemand et le mont Doyer. Ce dernier quartier est de beaucoup plus agité. L'ennemi nous arrose sans répit d'obus de tous calibres, de torpilles. La fusillade est vive. Rien ne résiste à ces lourds « Nurien », qui écrasent tout. Nous déplorons bientôt la mort d'un de nos plus braves officiers, le lieutenant Munier, enseveli avec le sergent Bernardeau, quatre sapeurs du génie et de nombreux soldats, sous un abri effondré. A la Mine, ce sont le sergent Landreau et le soldat de Crémieux, blessés par le bombardement; au bois Franco-Allemand, la lutte n'est pas moins vive; la compagnie de mitrailleuses perd deux de ses meilleurs gradés, le chef de pièce Vérines et le caporal Seveno.

Quelques jours de repos employés à des travaux, et le secteur de Ployen nous accueille. Sous les ordres du lieutenant-colonel Charier, nouveau commandant du régiment, nous organisons les tranchées, construisant des abris pour sections; nous faisons aussi de sérieux préparatifs d'attaque en organisant le terrain offensif.

Le quartier du Temple, le bois de Beaumarais, où la lutte fait rage, nous font regretter les douces journées passées à Taissy. L'ennemi ne nous laisse pas une minute de répit. Son artillerie tonne sans cesse; ses obus sont accompagnés de « Nurien » de tous calibres, de « seaux à charbon » de toute taille et de nombreuses grenades à fusil. Nous apprenons à reconstruire ce qu'ils détruisent; les nuits se passent à nos réseaux, à nos abris effondrés qui causent la perte de nombreux camarades et des plus braves. Des corvées de matériel parcourent les boyaux, tandis que de nombreuses patrouilles explorent le terrain semé

B.D.I.C

d'embûches qui nous sépare de l'ennemi. Mes soldats ne comprennent pas toujours bien la nécessité de ces pénibles travaux; cependant, à mesure que l'intensité de la bataille grandit, ils jugent que leurs efforts ne sont pas inutiles, heureux d'occuper des abris qui sauveront la vie à beaucoup des nôtres. Voici l'hiver; le froid, la gelée rendent pénibles nos travaux, nos tranchées sont de petits ruisseaux. La lutte continue très vive et meurtrière, nos pertes sont terribles. Le sous-lieutenant Durand tombe blessé au ventre en vérifiant un réseau de fil de fer. Le sergent Davie et le caporal Ribes sont grièvement blessés à leur poste de combat; le sergent Genty et le caporal Olivaud, blessés en accomplissant une mission périlleuse, à quelques pas d'un poste ennemi qu'ils devaient explorer. Fatigués, exténués par ces lourds travaux et par les rigueurs de l'hiver, nous sommes relevés.

Nous cantonnons à Fismes et Fismette, pour gagner la route de Vaudies-sous-Châtillon où nous cantonnons le 23. Quelques journées de repos consacrées au nettoyage, aux exercices de grenades, à l'instruction de nos mitrailleurs, téléphonistes et bombardiers, et nous gagnons Epernay. Après un voyage d'une journée, nous débarquons à Coupeville et gagnons le camp des Boyaux, pendant que s'effectue la reconnaissance de notre nouveau secteur, au nord-est de Beauséjour.

Le régiment a fait ses preuves; chacun a été à la hauteur de sa tâche, riant du danger, ne plaignant ni fatigues ni souffrances, supportant avec énergie les souffrances dues à la bataille et aux rigueurs du froid de l'hiver. Nous laissons le secteur dans un ordre parfait, ayant accru le nombre des abris et des tranchées et augmenté les défenses.

L'attitude de tous montre que le 411e est capable de supporter les futures et dures épreuves qu'il aura à traverser et qu'il saura accomplir avec honneur la tâche qui lui incombera.

BEAUSÉJOUR (Janvier-Avril 1916).

Ce secteur nous surprend. La plaine dénudée et aride s'étend à perte de vue, couverte de nombreux trous d'obus; d'interminables boyaux creusés dans la craie blanche, remplis d'eau et d'une boue gluante, gênant la marche, rendent la relève pénible. Quelques plaintes, quelques chutes dans les « puisards » et nous arrivons, aux premières lueurs du jour, aux tranchées

B.D.I.C

Haraucourt et Posen-Champagne, qui nous abriteront quelques mois.

L'ennemi n'est pas loin. Les lignes se touchent; quiconque se montre est impitoyablement fauché. La boue salit nos fusils, enraye nos armes automatiques, gêne nos travaux. Pourtant, il ne faut pas s'amuser; plus que jamais, la pelle et la pioche nous seront d'une grande utilité pour notre sécurité. Les voies d'accès vers l'arrière, interminables boyaux serpentant dans la plaine, remplis d'eau, sont très dangereuses et continuellement battues par le canon. Mes poilus comprennent vite la nécessité de creuser et d'augmenter les défenses dans un secteur si actif et mouvementé; aussi, de la nuit au petit jour, les outils s'agitent sans arrêt, maniés par de solides bras.

Les rafales d'artillerie se succèdent avec rapidité sur toutes nos positions, surprenant nos agents de liaison, nos coureurs, nos corvées. Les pluies diluviennes qui sont tombées ont, avec le bombardement, ébranlé nos abris qui ensevelissent sous leurs débris quelques-uns des nôtres. L'ennemi s'acharne sur nos boyaux qui restent impraticables le jour. Tout passant sert de cible à de nombreuses mitrailleuses qui le prennent d'enfilade sous leurs feux.

Une fumée épaisse et noirâtre nous fait croire d'abord à l'emploi des gaz asphyxiants : nous voyons peu après qu'il s'agit d'une attaque par lance-flammes.

Le centre de résistance du 1er bataillon (commandant Gravières) est particulièrement visé; le bombardement qui a précédé l'attaque a été si violent que les lignes téléphoniques sont coupées et le colonel est sans renseignement. La gauche du bataillon paraît vide, le colonel y fait porter la compagnie Bertrand et deux compagnies du bataillon de réserve du fortin pour appuyer la contre-attaque.

A 17 h. 30, l'ennemi envahit le secteur de la compagnie Hoove et de la compagnie Gallois; le lieutenant Guerlais intervient alors pour fixer l'ennemi coûte que coûte.

A 22 h. 30, après un violent tir d'artillerie, notre contre-attaque se déclanche. Un mouvement de conversion très judicieux, exécuté par les compagnies Bertrand et Ferron, leur permet d'occuper deux des tranchées perdues. Les pertes sont lourdes : l'attaque nous a coûté la majeure partie des compagnies Hoove et Gallois; ce dernier, ainsi que les lieutenants Boëffard et Traverse, sont blessés à la tête de leurs hommes. Le lieutenant

B.D.I.C

Guerlais est tué d'une bal'e au front en enlevant sa compagnie d'un magnifique élan.

Notre progression est sensible; l'ennemi n'occupe plus que quelques éléments dont la tranchée des Noyers. Entouré et surpris, l'envahisseur ne peut se reprendre. Nous lui imposons notre volonté et nous le repoussons de nouveau avant qu'il ait pu réagir. Les compagnies Busson et Burlais, renforcées par une compagnie du 412e régiment d'infanterie, appuyées par les compagnies de mitrailleuses Salvan et Duchâteau, contre-attaquent aussitôt. Cette dernière compagnie se brise sur la tranchée allemande, tandis que la compagnie Bourlois est décimée par la canonnade et les torpilles.

A 15 heures, une troisième contre-attaque nous rend maîtres de la tranchée des Noyers et permet à la 8e compagnie de faire sa jonction avec le 412e régiment d'infanterie. Un seul petit effort semble devoir nous rendre tout le terrain perdu. Les compagnies épuisées, diminuées par les contre-attaques, ne peuvent plus agir et sont relevées dans la nuit.

Seule, la compagnie Busson est chargée de continuer la progression. Son chef, recueillant pendant la nuit d'utiles renseignements, décide une attaque à 10 heures, le 11 janvier. Nous regagnons du terrain; malgré le mordant courage des nôtres et l'habileté avec laquelle l'opération est conduite, nous ne pouvons chasser l'ennemi d'un observatoire blindé, véritable nid de mitrailleuses.

La nuit du 12 au 13, un violent bombardement par obus de tous calibres fait croire de nouveau à un retour offensif des Allemands; ceux-ci ne quittent pas leurs tranchées.

Pendant ces trois journées, nos pertes ont été lourdes : 4 officiers tués, 5 blessés; 54 sous-officiers, caporaux et soldats tués, 265 disparus, plus de 250 blessés. Une section de mitrailleuses complète avec toutes ses munitions a été détruite.

Le 411e a fait vaillamment son devoir. Malgré la déloyauté d'un ennemi supérieur en nombre, usant de procédés condamnés par tous, il ne lui laissa pas imposer sa volonté et eut, par son énergie et son courage, lutté jusqu'au bout pour reprendre le terrain perdu. De nombreuses citations viennent bientôt récompenser l'héroïsme des nôtres.

Le capitaine Bertrand et le sous-lieutenant David sont faits chevaliers de la Légion d'honneur pour leur brillante intervention dans les contre-attaques. L'adjudant Morin reçoit la médaille militaire. De nombreuses croix de guerre viennent récompenser le courage et le sacrifice de nos vaillants soldats.

B.D.I.C

Occupant le fortin des premières lignes, quelquefois les positions de réserve, nous restons dans le secteur jusqu'au 15 avril, reprenant de temps en temps quelques jours de repos à proximité des lignes, occupés à la confection des travaux ou de défenses portatives pour nos tranchées.

Le 15, le régiment entier est relevé, et nous cantonnons à Hans où, deux mois plus tôt, nous étions au repos. Aux premiers jours de mai, des camions nous portent à Changy, près de Vitry-le-François, calme et douce campagne où nous goûterons le bon repos réparateur dont nous avons besoin.

VERDUN (Mai 1916-Août 1917). — COTE 304. LES CAURIÈRES. — COTE 344.

Notre long repos se passe en entraînement, exercices, corvées, jeux, sports de toutes sortes. Les beaux jours reviennent. Nous jouissons encore quelque temps du soleil de mai pour, ensuite, embarquer pour Blercourt et gagner le bois de Béthelainville. Comme nous l'a fait prévoir le général de Maud'huy, commandant notre corps d'armée, à sa revue de Hans, nous prenons un des secteurs de Verdun.

Là, tout annonce la bataille formidable que nous livrons, sous les murs de notre glorieuse cité, avec un ennemi acharné et puissant. De nouvelles routes, des voies en construction, d'innombrables lignes téléphoniques bordant les routes ou courant à travers champs. Des parcs remplis de rondins, fil de fer et autres défenses accessoires, portant des quantités formidables d'obus, d'explosifs de tout calibre, abrités d'une simple toile. Au loin se dressent les abris de nombreux avions.

Chacun se rend compte de l'opiniâtreté de la lutte. Quelle doit être la physionomie d'un secteur où la bataille fait rage depuis des mois? Y a-t-il des tranchées, des abris? Autant de questions qui font les frais de toutes les conversations. Confiants cependant, décidés à lutter avec énergie, à ne pas céder un pouce de terrain, nous attendons, résolus et calmes, l'ordre de prendre place dans l'ardente fournaise.

Notre attente n'est pas de longue durée : le bois d'Avocourt, atteint sans incident ni pertes, grâce à l'heureuse initiative des chefs, sera notre patrie pendant une quinzaine. Terrés, pendant le jour, accrochés à la terre sous des bombardements in-

B.D.I.C

tenses, nous attendons la nuit pour respirer un peu; nous ravitailler en munitions, fil de fer et rondins; épaissir et consolider nos défenses; ébaucher quelques éléments de tranchées qui seront bien vite comblés. A peine quelques guetteurs dans nos tranchées désertes. Aucun incident ne se produit pendant notre séjour : nous passons un repos de quelques jours à Robert-Espagne. On nous confie ensuite la garde de la cote 304.

Cette relève est une des plus pénibles que nous ayons faites. Nous savons le secteur terrible, la lutte formidable. Jusque-là nos régiments n'ont pu y séjourner que quatre jours, les pertes étant trop lourdes. La veille, un de nos chefs de bataillon, parti en reconnaissance avec un de ses capitaines, a été tué par un obus; on ne retrouve même pas ses restes. Après une longue course à travers un terrain mouvementé, prenant des bains forcés dans des trous remplis d'eau, trébuchant à chaque pas sur un cadavre ou quelque débris, nous atteignons le « Ravin de la Mort », dernier passage dangereux avant de gravir la cote 304. L'ennemi nous gratifie de quelques torpilles, et une mitrailleuse tirant du Mort-Homme ne cesse de balayer le flanc de notre troupe, nous causant quelques pertes.

Enfin, nous sommes arrivés; pas de tranchées, quelques trous plus profonds que les autres, reliés par de petits boyaux profonds de 30 centimètres, forment notre première ligne. Les défenses sont nulles, décimées par l'ennemi qui ne cesse de nous surveiller; nous ne pouvons pas faire un mouvement, entreprendre un travail sans être copieusement arrosés par son artillerie. Le jour, défense de se montrer, il faut se cacher, on est vu partout; mais il n'y a pas d'abris.

Nous relevons le 2e bataillon qui, pendant trois jours, n'a pas fléchi sous un bombardement formidable et continu, perdant les trois quarts de son effectif et presque tous ses officiers. Cette nuit de relève est calme; pas un bruit ne vient rompre le silence. De temps à autre, le passage d'un « gros » destiné à l'arrière, nous ramène à la réalité. Ce calme, après la violente tempête des derniers jours, n'est pas normal. Nous craignons une attaque, tout le monde veille.

En un clin d'œil tout le secteur est en feu, tandis qu'un barrage d'une puissance inouïe nous cloue sur notre position. L'ennemi, supérieur en nombre, utilisant « flammenwerfer » et gaz asphyxiants, lance contre nous d'habiles grenadiers. L'arrivée de l'attaque est si soudaine, le premier choc si violent, que l'ennemi occupe quelques-uns de nos éléments. Tout le monde

B.D.I.C

est là à son poste. Le mot d'ordre est tenu : on se fera tuer sur place, mais ils ne passeront pas.

Leur attaque, répétée et appuyée par des troupes fraîches, se brise sur nos feux. Peu à peu l'Allemand se fatigue de notre opiniâtre résistance; le moment est choisi. Nos grenadiers livrent alors un combat acharné à l'ennemi et reprennent le terrain perdu. Les actes d'héroïsme ne se comptent plus.

Le lieutenant Vigneau, debout dans la rafale, dirige sans sourciller son groupe de grenadiers. Plus loin, l'adjudant Garnier, grièvement blessé, encourage ses hommes de la voix et du geste; sa brillante conduite lui vaut la médaille militaire.

Nous ne perdons pas un instant; nous refoulons l'ennemi, lui prenant quelques blessés et du matériel. Le caporal Latouche, avec une poignée d'hommes, libère à la grenade son poste d'écoute et tue de sa main un Allemand. Encore quelques grenades et tout est fini.

L'ennemi vaincu, fuyant en rebroussant chemin, laisse sur le terrain de nombreux morts que nous découvrons aux premières lueurs du jour.

Une fois de plus, le 411e a été solide au poste. Malgré la surprise, les pertes et la force de l'attaque, nous n'avons pas perdu un mètre de terrain et avons contraint l'ennemi à la fuite.

Fatigués par la relève et le combat, éprouvés par les pertes, nous ne pouvons pas rester plus longtemps en ligne. Le colonel demande la relève. Nous restons cependant huit jours encore accrochés à la cote 304, soumis à des bombardements d'une violence extrême. De tous côtés, par rafale de huit ou dix, gros et petits obus écrasent et démolissent nos lignes. Rien ne peut résister. Au milieu de la fumée et de la poussière, nous ne voyons même plus le soleil qui décompose les cadavres, rendant l'air irrespirable. Couchés contre le sol, sous ce soleil brûlant, torturés par la soif, entourés de cadavres que nous ne pouvons inhumer, toujours sous les obus, nous attendons la délivrance.

Le 8 juillet, nous regagnons Robert-Espagne ou nous restons un mois : de nombreux renforts viennent combler les vides faits dans nos rangs dans ces derniers combats.

On croit changer de secteur; la perspective d'un hiver dans un tel secteur, au milieu d'une si furieuse bataille, inquiète les plus braves. Nous restons cependant jusqu'au mois d'octobre sur la rive gauche de la Meuse. La cote 304, de nouveau, a notre visite; puis, le Mort-Homme. Nous y travaillons, sans

B.D.I.C

cesse dans la boue, nos outils heurtant à chaque instant des cadavres, à la confection de tranchées et d'abris. Notre travail ne subsiste pas longtemps; l'ennemi a tôt fait de tout démolir. A la relève suivante on ne reconnaît plus l'endroit que l'on occupait huit jours auparavant; tous, cependant, travaillent courageusement à l'organisation de nos positions.

Frirje-la-Grande nous abrite quelques jours; après ce repos, nous reprenons la route de Verdun pour passer ensuite sur la rive droite de la Meuse. Jusqu'au 13 décembre, nous ne bougeons pas du secteur du Bras, occupés aux derniers préparatifs d'attaque, les poussant avec la dernière activité, dans l'eau jusqu'à mi-corps, glacés et fatigués par la boue épaisse et gluante qui engourdit nos membres. Beaucoup des nôtres, touchés par les atteintes du froid, nous quittent; beaucoup d'autres, se plaignant de pieds gelés, gagnent les ambulances.

Il pleut, il neige, le froid est glacial, on manque totalement d'abris. On campe dans la boue durcie par la gelée. On mange froid; on ne peut pas faire de feu. Les travaux ne doivent cependant pas se ralentir, malgré les souffrances et le harcèlement de l'ennemi. Beaucoup tombent, glorieusement frappés, à leur tâche. Le sous-lieutenant Billet est enterré par un obus; l'adjudant Jano et l'aspirant Martel tombent sous le bombardement. Le 21 décembre, la 126e division vient nous relever; elle doit attaquer. La préparation d'artillerie fait rage, bouleversant les positions ennemies. Tout ira bien, mais la progression, ralentie, est difficile à travers cet océan de boue.

L'ennemi a été culbuté, l'attaque a pleinement réussi malgré l'état du terrain et la sérieuse défense des Allemands. Nos vaillantes troupes ont occupé les objectifs qui leur étaient assignés, Vachèrewille et la route de Louvement.

Nous venons exploiter peu après le terrain conquis et organiser les positions ennemies que nos travaux d'attaque ont contribué à enlever. En quelques jours, nous avons de nombreuses tranchées, des abris déjà profonds; nous coffrons quelques sapes; autour de nous, les fils de fer surgissent devant chacun de nos éléments.

L'hiver se passe, rigoureux et bien froid. Les gelées sont terribles : à Hardaumont, en février, le pain gelé est immangeable; le vin nous arrive dans des toiles de tente. Nous venons de temps en temps nous délasser à Haudainville, La Valtoline, dans les casernes de Verdun; même pendant ce repos, nous effectuons des travaux de nuit sous la direction du génie. Malgré le froid, la pluie, le dégel qui démolit nos travaux, nous ne les reprenons pas moins avec une inlassable activité, en attendant de reprendre les lignes.

B.D.I.C

Bientôt, le grand ennemi, le froid, va disparaître. Déjà les boyaux se sèchent, on ne marche plus dans cette mer de boue; le soleil fait quelques apparitions, remettant la gaieté dans les rangs.

Nous passons le mois de mai aux Chambrettes. De nouveau nous luttons à armes inégales : bien retranchés sur des positions supérieures aux nôtres, découvrant nos tranchées, l'ennemi voit tous nos mouvements. Une pluie de torpilles, de bombes à gaz détruit nos tranchées, empoisonne l'air que nous respirons. L'ennemi s'acharne sans répit sur tout ce que nous construisons. Nos pertes sont lourdes, les sections diminuent chaque jour. Tout est bouleversé de fond en comble tant nous sommes exposés aux vues et aux coups. Le ravin de l'Hermitage est de beaucoup le point le plus visé; nos pertes y sont sensibles, les dégâts considérables; la position intenable.

Le 5 mai, l'ennemi essaye de forcer nos lignes : nous repoussons son attaque. Furieux, le lendemain il soumet le secteur à un bombardement intense; un obus tue 12 des nôtres, en blessant une trentaine.

Nous passons encore le mois de juin dans les mêmes tranchées. L'activité de l'artillerie croît de jour en jour, les gaz nous causent d'énormes pertes. Un redoublement d'activité des Allemands nous fait croire à un mouvement offensif; ils ne bougeront pas.

Le ravitaillement ne peut pas arriver; nos menus se composent de sardines et de chocolat, nous manquons d'eau, et la chaleur est terrible. La relève met un terme à nos souffrances : depuis six mois, nous n'avons pas quitté les lignes, à peine quelques journées de repos, des nuits toujours employées à la confection de nouveaux travaux.

Nous avons besoin de nous délasser, de nous reposer de nos fatigues. Débarqués dans les villages de Loisey et Valmagne, le régiment entier va goûter le repos dont il a besoin pour affronter les prochains combats.

Pendant quelques jours, nous jouissons d'une complète tranquillité. Promenades dans les bois avoisinants, pêche, jeux et sports sont les passe-temps les plus en faveur. Bientôt, nous reprenons l'entraînement, nécessaire après ces longs mois de tranchées. La rareté des exercices, les longues veilles dans

B.D.I.C

l'eau et dans la boue, la vie sédentaire ont engourdi nos membres et nous ont alourdis. La marche, les exercices et les sports redonneront bientôt à nos jeunes muscles l'agilité que nous avons perdue. Il le faut pour accomplir la mission que l'on nous confiera dans quelques jours : « chasser l'ennemi de ses formidables positions de la cote 344. »

La préparation de l'attaque va occuper tout notre repos. Les exercices se succèdent sans interruption, les compagnies, les bataillons manœuvrent sous le commandement de leurs chefs.

Le régiment même fait parfois une répétition de l'attaque sous les ordres du lieutenant-colonel Chaillot. Les après-midi sont consacrés aux sports, conférences, instructions diverses pour les cadres et la troupe. Nos heures de loisirs sont charmées par la musique, les concerts et les sports. Le 8 août, nous quittons ces villages hospitaliers, où nous reçûmes un accueil des plus chaleureux pour cantonner au camp Drouot.

Là, ce n'est plus le calme des campagnes que nous venons de traverser, mais la fiévreuse préparation de l'attaque.

Le bombardement commence, formidable. Les bords des routes, les champs sont couverts d'obus de tous calibres, de gargousses et de nombreux projectiles de toutes sortes. Avions et ballons sillonnent le ciel, accomplissant leurs missions, effectuant les réglages; sur les routes poudreuses, défoncées, une file ininterrompue de voitures, de camions portent les munitions, le ravitaillement. Près de nous, une batterie de 400 vomit le feu et l'acier sur une des organisations défensives de 344. L'artillerie s'accroît de jour en jour, le canon gronde sans cesse portant la destruction chez l'ennemi. Quelle belle revanche des dures journées de mai et de juin. Depuis huit jours, les fils téléphoniques ont été décuplés, les postes de commandement doublés. Comment douter du succès devant une telle impression de force et de puissance?

Le tir de nos 400 fait l'admiration de nos poilus. Ils passent une partie de la nuit, sur les crêtes voisines, à contempler l'embrasement de tout le secteur ennemi. Jour et nuit, ce grondement sinistre ne ralentit pas : devant un tel déluge, l'Allemand ne peut réagir; les communications deviennent impraticables, ses relèves sont décimées, ses ravitaillements entravés. Les ballons ne peuvent tenir l'air, ses avions n'osent s'aventurer dans nos lignes; l'ennemi est terré sous l'ouragan.

La préparation continue, aussi intense, encore quinze jours. Le jour désiré approche; nous avons à venger les nombreux

B.D.I.C

camarades tombés à nos côtés et nous venger aussi des cruelles souffrances endurées cet hiver.

Le bataillon Hahn monte le premier en ligne pour l'aménagement du terrain offensif. L'ennemi, impuissant, nous inonde d'obus à gaz. Le 19 août, nous montons vers les parallèles; l'attaque est décidée pour le 20 août à 4 h. 40. Des essais de barrage nous ont fait savoir que nous pourrions traverser le dangereux ravin de Vacherauville avant le déclanchement du barrage allemand. Tout est pour le mieux; confiants, impatients, de franchir le parapet, les bidons remplis, les musettes bourrées de vivres et de grenades, nous attendons l'heure H.

D'un seul bloc, le 3e bataillon sort des tranchées, une minute avant l'heure, pour serrer derrière le barrage. Les autres bataillons, grâce aux dispositions prises, peuvent passer le ravin en sept minutes. Un avion donne l'alerte et nous franchissons le barrage en quatre minutes. L'élan est donné, rien n'arrêtera nos vaillants soldats.

Le bataillon Hahn occupe déjà le Caire; la compagnie Guinaud perd le sous-lieutenant *Divry* et le sergent *Desmarets* en gagnant l'ouvrage qu'elle doit nettoyer. Le caporal Rameaux tue délibérément un ennemi menaçant, faisant mettre bas les armes à une quinzaine d'autres. L'aspirant Bichet et le sergent Térien serrent si près du barrage qu'ils tombent, atteints par nos projectiles. La section Gouraud traverse l'objectif, tandis que le sergent Detrait capture quelques Allemands qui résistaient. Les Allemands se défendent avec une farouche énergie, nos hommes en viennent à bout et ne font pas de quartier.

La 10e compagnie perd son chef dans le barrage; bien que blessé, le lieutenant Le Guillou aide nos nettoyeurs auprès d'un groupe ennemi qui résiste. Tous se rendent. A bout de forces, il passe le commandement au lieutenant Cassel. Deux officiers allemands sont brûlés dans leurs abris, d'autres Allemands tués.

A la reprise du mouvement, le bataillon Hahn gagne l'ouvrage de Riel, forçant la résistance ennemie.

La 5e compagnie gagne sans trop de difficultés la tranchée de Worms, subissant un violent tir de mitrailleuses; le lieutenant Rodet fait plus de 60 prisonniers avec ses nettoyeurs.

Trente hommes et trois mitrailleuses sont réduits par la brusquerie de l'attaque de la compagnie Barré sur Bistritrpe; les fusils-mitrailleurs déciment un groupe ennemi qui s'enfuit.

La compagnie David, entraînée par son chef, gagne par bonds

B.D.I.C

rapides tous ses objectifs qu'un feu de mitrailleuses intense tentait d'arrêter. La compagnie Carré perd tous ses chefs de section.

Le 1er bataillon doit traverser Riel, faire une conversion et s'établir dans la tranchée de Trèves, prise par le barrage dans le ravin de Vacherauville; la 3e compagnie perd deux chefs de section et de nombreux hommes, puis capture à Trèves, 3 mitrailleuses et leurs servants.

La compagnie Lalaurje, très éprouvée, perd son chef à La Caine. Très grièvement blessé au ventre, il a le courage de crier : « En avant, les enfants! » pour encourager sa troupe. Le sergent Gloguen et bon nombre de ses hommes sont blessés; plus loin, le sergent Chassaigne est tué. Le sergent Dugast tue 5 Allemands qui tentaient de résister, cette action énergique nous rend maîtres de la situation et lui fait décerner sur-le-champ la Légion d'honneur. La compagnie Bois arrivait peu après, sa mission terminée.

Tous les objectifs étaient atteints; nous organisons la position pour parer à un retour de l'ennemi, réagissant de suite par un violent bombardement. Quatre attaques déclanchées par lui sont brisées sous nos feux, toute autre tentative est arrêtée par la soudaine intervention de notre artillerie.

Nous tiendrons pendant cinq jours, parant toutes les contre-attaques. Le 60e R. I. vient ensuite nous relever; nous allons goûter à Ramerupt, les joies d'un bon repos après cette brillante victoire. Bientôt parurent les citations consacrant la valeur de nos officiers et de nos hommes, notre chef inscrit en tête à l'ordre de l'armée.

Huit des nôtres reçurent la Légion d'honneur pour leur bravoure; 15 médailles militaires furent distribuées et de nombreuses citations, dont 30 à l'armée.

Le régiment obtient sa première citation à l'ordre de l'armée avec le motif suivant :

Le 20 août 1917, commandé par le lieutenant-colonel Chaillot, s'est porté à l'attaque d'un magnifique élan et dans un ordre parfait malgré les barrages allemands et les pertes. A enlevé successivement deux lignes d'ouvrages, atteignant en fin d'attaque tous ses objectifs de la cote 344. A consolidé ses positions sur lesquelles il a tenu pendant cinq jours, défiant toutes les contre-attaques. A fait plus de 300 prisonniers, dont 3 officiers, avec 7 mitrailleuses et un important matériel.

B.D.I.C

LA LORRAINE (Octobre 1917-Mai 1918).

Débarqués à Blainville, nous gagnons, le 8 octobre, la forêt de Champenoux et Réméréville où nous cantonnons avant d'occuper les secteurs de Sornéville, Mazerulles et Moncel. Notre hiver s'écoulera tout entier dans ces nouveaux sites.

Nous occupons de nouveau le secteur calme. De profondes tranchées bien aménagées, pourvues de confortables abris, défendues par de puissants réseaux de fil de fer, nous mettent à l'abri des surprises. Nous souffrirons moins que l'an passé des rudesses de l'hiver, ce ne sera pas le dur calvaire de Verdun.

A plus de 1.500 mètres, une petite rivière, la Loutre Noire, affluent de la Seille, nous sépare de l'ennemi qui occupe les hauteurs de Rozebois et des Ervantes. Cette longue plaine, méconnue des nôtres, sert toutes les nuits de terrain d'action à nos nombreuses patrouilles. Parfois une rencontre avec l'ennemi; quelques grenades sont échangées, quelques obus tombent, et le calme renaît.

Jusqu'au mois de février, ce sera toujours le même cycle : un séjour en ligne, quelques jours en réserve ou au repos. Le calme est complet, l'ennemi toujours tranquille; à peine quelques obus, quelques balles égarées. Nous poussons l'organisation du secteur avec une activité remarquable, renforçant les défenses, multipliant et améliorant les abris. De nombreuses reconnaissances poussées dans les lignes ennemies nous renseignent sur les intentions futures des Allemands; un coup de main est décidé pour nous donner des certitudes sur les plans de l'ennemi.

La préparation de cette action, confiée au 411e, nous procure quelques jours de repos à Saint-Nicolas-du-Port. Sept jours entiers sont employés à la préparation de notre action offensive sur un terrain choisi, semé de fil de fer, coupé de tranchées et organisé de la même façon que les défenses ennemies que nous aurons à forcer. Du 19 au 20 mars, laissant tous nos bagages au cantonnement, nous allons prendre nos positions d'attente dans le quartier de Sornéville.

Renforcé par un bataillon du 6e régiment d'infanterie, le régiment doit détruire les points d'appui des fermes de Rozebois et des Ervantes et sonder la forêt de Bezanges.

Peu avant l'heure du départ, une compagnie du génie exé-

B.D.I.C

cute le lancement des passerelles sous un tir de mitrailleuses très meurtrier, accomplissant sa mission avec un courage admirable et un superbe héroïsme.

A 15 h. 30, nos bataillons franchissent les réseaux et sont accueillis, sur la Loutre, par un violent tir de mitrailleuses; beaucoup des nôtres franchissent la rivière dans l'eau jusqu'à mi-corps, manœuvrant habilement pour éviter les pertes afin de nous diriger sur notre premier objectif.

Le bataillon Hahn, son chef en tête, subit de lourdes pertes qui n'arrêtent pas son élan; il gagne les premières pentes, exécutant une marche rampante qui diminue les pertes. D'un seul bond, tous les officiers en tête, la première tranchée est enlevée d'assaut : l'élan est admirable, la compagnie Clerc, du 6e régiment d'infanterie, entre la première dans les lignes. Le lieutenant Gouraud, arrêté par notre barrage roulant, n'écoutant que son courage laisse ses hommes derrière le barrage, y pénètre seul, réduit deux mitrailleuses, en ramène une troisième. A l'heure fixée, le bataillon a atteint ses objectifs; les abris sont tous nettoyés et visités. L'équipe de lance-flammes achève le travail.

Le lieutenant Avriglin est atteint par un projectile qui lui enlève la main, en donnant au sergent Montouneau le moyen de prendre une mitrailleuse. Le lieutenant Boulet tombe à la tête de ses hommes, blessé par une balle. Resté seul, le lieutenant Morvan enlève sa compagnie à l'assaut de l'objectif final, le gagne et s'y installe; tandis que la compagnie d'Esperay remplit sa mission avec un courage et un allant irrésistibles, faisant 37 prisonniers et détruisant un « Nurien ».

Les objectifs de la compagnie Beauclair atteints, le lieutenant Gouraud fouille le bois des Ervantes, opération périlleuse et délicate qui permet la destruction d'un abri et la capture de prisonniers. L'attitude de cette compagnie fut remarquable; elle détruisit de nombreux abris, un dépôt de cartouches, capturant 2 mitrailleuses et 62 prisonniers. La 3e compagnie de mitrailleuses, au cours de la progression, descend un avion avec l'aide des sections voisines, brûle 16.000 cartouches sur une contre-attaque, prenant 2 mitrailleuses et 17 prisonniers.

Le bataillon, entraîné par son chef, qui fut pour tous l'exemple du devoir, s'est comporté d'admirable façon, atteignant ses objectifs et facilitant par la prise de mitrailleuses la progression des autres bataillons.

Le premier, en effet, son chef en tête, suivi de la compagnie des Courtils, il traverse la Loutre sous un feu très meurtrier qui lui cause de lourdes pertes.

B.D.I.C

La compagnie Fort atteint rapidement ses objectifs faisant 25 prisonniers, en même temps que la compagnie Bois, grâce à l'action personnelle de son chef, réussit une manœuvre délicate faisant tomber la défense du « saillant des Saxons » d'où l'ennemi prenait à revers les colonnes voisines. Le lieutenant Audieux, blessé, entraîne cependant sa section et tombe à bout de forces. Le soldat Hellio se précipite seul sur une mitrailleuse en action, s'en empare et fait les servants prisonniers. Un autre brave, le soldat Mage, déjà blessé, entraîne ses camarades et tombe à nouveau frappé. Toutes les unités atteignent leurs objectifs, prenant 2 mitrailleuses et 85 prisonniers.

La compagnie des Courtils doit coûte que coûte aller de l'avant pour dégager les débouchés du ruisseau. Elle accomplit magnifiquement sa mission de sacrifice, perdant 1 officier, le sous-lieutenant Denie, cinq sous-officiers et une trentaine d'hommes au passage de la Loutre. Entraînée par son chef, elle continue sa course jusqu'à bout de souffle, atteignant tous ses objectifs. Le sous-lieutenant Brard, blessé à la tête, poursuit avec abnégation sa mission, secondé par l'adjudant Couturier, sous-officier d'un courage remarquable. Entraînant une poignée d'hommes — 50 à peine — il aborde le plateau de Rozebois, faisant 12 prisonniers. Ses hommes et lui reprennent haleine, et ce sont de nouvelles prouesses. Le nettoyage de la ferme Rozebois est mené rapidement par l'audace des lieutenants Le Guillou et Carupion : malgré les pertes, pas un instant la compagnie n'a faibli, son entrain la portant au delà de ses objectifs, détruisant une mitrailleuse, capturant 80 prisonniers, dont 1 officier et quelques sous-officiers.

Le commandant Hoove, qui fit preuve d'un sang-froid remarquable, donnant une confiance illimitée à tous, entraîne son bataillon à l'assaut de ses objectifs qui furent tous atteints avant l'heure fixée.

Le bataillon Busson gagne ses objectifs en évitant des pertes. Dans un élan magnifique, la compagnie Bilde fait 41 prisonniers, incendie de nombreux abris et détruit un dépôt de torpilles. A sa droite, la compagnie Barre, obligée de manœuvrer sur la Loutre, atteint son objectif, rapportant des documents précieux, prenant 34 prisonniers, dont 1 officier, résultats dus au magnifique travail effectué par l'adjudant Lefèvre, blessé en accomplissant sa mission. La compagnie David fait 62 prisonniers.

Dans cette mémorable journée à jamais célèbre dans les annales du régiment, le 411e, parti à 20 heures, de ses objectifs, revient à son point de départ ayant parcouru 40 kilomètres en

B.D.I.C

moins de trente heures, dont quatre heures de combat, pénétrant de plus de 2 kilomètres dans les lignes ennemies sur 1.800 mètres de front, ramenant 7 officiers, 324 prisonniers, de nombreux documents intéressants, 9 mitrailleuses, un granatenwerfer, divers appareils, et abattant même un avion.

Nous arrivons le soir même à Varangéville, où nous reprenons nos anciens cantonnements.

Peu après, le régiment est cité à l'ordre de l'armée par le général commandant le 8e corps d'armée, avec le motif ci-après :

Admirable régiment d'un moral et d'un entrain parfaits. Sous le commandement du lieutenant-colonel Chaillot, a récemment, dans un coup de main à grande envergure préparé en moins d'une semaine, exécuté en plein jour une opération audacieuse et délicate, atteignant tous ses objectifs jusqu'à plus de 2 kilomètres de nos lignes. A opéré d'importantes destructions et ramené 324 prisonniers, dont 7 officiers, pris 9 mitrailleuses, beaucoup de matériel et de nombreux documents intéressants.

Signé : Gérard.

Cette citation, accompagnée de nombreuses palmes et étoiles, récompense les nombreuses actions héroïques de tous.

Le lieutenant-colonel Chaillot est cité en termes très élogieux à l'armée. Le commandant Hoove est fait officier de la Légion d'honneur. Les capitaines Bois et Descourtes reçoivent la Légion d'honneur; de nombreux sous-officiers la médaille militaire.

Le général en chef nous confère bientôt le droit de porter la fourragère aux couleurs de la croix de guerre, glorieux insigne consacrant définitivement la valeur de notre brave régiment.

Dès notre retour en ligne, nous comprenons que l'ennemi cherche sa revanche : dans la nuit du 7 au 8 mars, après un violent bombardement, un groupe de 100 Allemands commandés par un officier, accompagnés de lance-flammes, tentent un coup de main sur Moncel. La compagnie David, qui occupe le village, subit un violent marmitage ennemi et repousse, avec l'aide d'un peloton de mitrailleurs commandé par l'adjudant Favergeon, l'assaillant qui subit de lourdes pertes et échoue dans sa tentative, laissant l'officier commandant le groupe et quelques hommes entre nos mains et de nombreux morts dans nos fils de fer.

Le même secteur nous abritera jusqu'au mois de juin, goûtant quelques jours de repos, après chaque séjour en ligne, dans les bois environnants. Quelques petites actions offensives nous donnent encore quelques prisonniers. Le 25 mai, notamment, deux groupes francs commandés par les lieutenants Creach et Allenou passent la veille capturant sans pertes 4 Allemands du

B.D.I.C

47e régiment d'infanterie ennemi. Les jours suivants, de violents et fréquents bombardements répondent à notre action.

Le 6 juin, le 122e régiment d'infanterie nous relève en ligne. Le lendemain, nous sommes déjà à Verberie, dans l'Oise, où nous cantonnons : bientôt, alertés dans nos cantonnements de repos, nous nous jetterons à la poursuite de l'ennemi que nous ne cesserons de talonner jusqu'à la fin des hostilités.

COMPIÈGNE. — SAINT-QUENTIN. (Juin-Novembre 1918).

Surpris, le 9 juin, par une alerte, les camions nous mènent à Bienville, au nord de Compiègne. Le bataillon Hoove prend de suite, à Villers-sur-Coudun, ses emplacements de combat; chargé de consolider le front tenu par le 6e régiment d'infanterie, le bataillon entre de suite en action. La compagnie Bois, repoussant une puissante attaque, refoule l'ennemi et reprend 400 mètres du front tenu par le 6e régiment d'infanterie, le reste du bataillon échelonné en profondeur pour soutenir et renforcer ce dernier.

En réserve à Giraumont, le 3e bataillon se porte au bois de Caumont, en chasse l'ennemi et rétablit la situation, en occupant la butte de Caumont et organisant une résistance serrée. A 23 heures, l'ennemi chassé, la butte occupée, les liaisons rétablies, nous organisons définitivement les gains de la journée.

Le 12, nous subissons le choc d'une forte attaque ennemie de trois colonnes en formation serrée. Nos feux, traçant de larges sillons dans les rangs allemands, les arrêtent net. L'ennemi nous livre trois assauts; découragé et décimé, il reflue en désordre vers ses positions.

La 6e compagnie et deux compagnies de mitrailleuses viennent occuper le village d'Antheuil; elles sont soumises aussitôt à un bombardement d'une violence extrême, continuellement menacées par les assauts d'un ennemi rageur. Pendant la lutte, l'adjudant Favergeon fait neuf prisonniers et tue de sa main trois autres Allemands; le caporal Garnier capture un grenadier allemand. Malgré toutes ses tentatives, l'ennemi ne peut réduire les occupants d'Antheuil, se heurtant toujours à une magnifique défense.

Epuisé par tous ces efforts, le bataillon Hahn revient de Giraumont. La 11e compagnie doit appuyer un mouvement offensif du régiment de gauche. Elle s'approche de la ferme de Zeet,

B.D.I.C

après sept attaques consécutives à la grenade, subissant de lourdes pertes. Elle rejoint ses emplacements, ramenant quatre prisonniers et une mitrailleuse, ayant contenu l'ennemi sur ce point pendant le temps nécessaire.

Un coup de main à la grenade exécuté par le sergent Binaff nous donne deux prisonniers et une mitrailleuse. Le 30 juillet, c'est le sergent Degeille, chargé de reconnaître des emplacements à occuper, qui réduit quatre Allemands après un court échange de grenades. Le même jour, le capitaine Le Guillou s'empare, après un dur combat, d'une tranchée ennemie.

Le 2 août, nous cherchons le contact. Le sous-lieutenant Andrieux, chargé de cette mission, perd six hommes et sous-officiers; lui-même est très grièvement blessé par un tir précis de mitrailleuses.

Le bombardement continu de nos positions nous cause de lourdes pertes et gêne nos travaux d'organisation; nos patrouilles restent toujours très actives. Le 8 août, la capture de deux nouveaux prisonniers nous renseigne sur les plans ennemis, nous signalant une courte attaque en préparation.

Pour parer à celle-ci, nous nous replions. Plus de 2.000 obus toxiques tombent dans nos lignes, causant de sensibles pertes au 3e bataillon. Le 10 août, nous attaquons, atteignant nos objectifs deux heures à peine après notre départ. Malgré des pertes sévères (800 intoxiqués en quelques heures), le régiment poursuit toujours sa progression et gagne de nouveaux objectifs, notre effectif réduit de 70 p. 100. La tenue de tous fut admirable, le courage poussé jusqu'au sacrifice.

800 intoxiqués, 3 tués, 19 blessés, tel fut le bilan de cette terrible journée. La relève s'impose. Nous descendons en réserve pour gagner Lachelle, où nous devons rester quelques jours. Depuis trois mois, le régiment n'a pas quitté les lignes, combattant sans répit.

Une nouvelle alerte nous mène, le 6 septembre, à Beaurain et Jernay. Le 9, nous cantonnons à Crépigny. Le 12, nous occupons les lignes au nord-est de Frières-Faillouel. Aucun incident important ne marque notre séjour en ligne, un petit repos à Guiscard et, le 1er octobre, nous voilà au nord de Nesle. Le 8, nous faisons mouvement au nord de Saint-Quentin, occupant la deuxième ligne, prêts à continuer la poursuite victorieuse.

Elle ne se fait pas attendre. Le 17, nous attaquons devant Assouville, Grougis, Le Petit-Thiollet, avec mission d'enlever la première ligne ennemie au nord du village d'Aissouville.

B.D.I.C

Les premières organisations ennemies sont atteintes d'un seul bond par le 3e bataillon. A la faveur du brouillard et entraîné par l'élan de tous ses officiers, il traverse les lignes ennemies avec une telle promptitude que, toutes les résistances n'ayant pu être réduites, il reste près d'une heure au milieu d'ennemis supérieurs en nombre, le bataillon Bernard, retardé par de fortes résistances, n'ayant pu le rejoindre.

La lutte livrée par ces deux bataillons est acharnée au milieu du brouillard et de l'épaisse fumée des projectiles; il en résulte un tel flot de prisonniers que l'escorte et le dénombrement en sont impossibles.

Le sous-lieutenant Philippot conquiert trois canons aux lisières de Grougis; le lieutenant Hornn, abattant de sa main un officier allemand, capture toute sa troupe. Le lieutenant Charraux attaque une batterie défendue par des mitrailleuses et s'en empare avec l'aide des tanks.

Combien d'autres actions héroïques couronnées de succès!

Le sergent Bigny s'élance sur une mitrailleuse gênant la progression de sa section, tue quelques servants de sa main, faisant les autres prisonniers.

Le caporal Guilbert, blessé en contrebattant deux mitrailleuses ennemies, ne quitte sa pièce qu'une fois l'ennemi dispersé.

Le lieutenant Caillaud disperse par une brusque attaque tout un groupe ennemi, lui prenant quatre mitrailleuses et sept prisonniers.

Seul debout sur la plaine au moment où le tir atteint sa plus forte intensité, le sous-lieutenant Faverjeon place lui-même ses mitrailleuses, arrachant, par le sang-froid héroïque dont il donne l'exemple, les cris d'admiration de tous ses soldats. Il tombe grièvement blessé; il est fait peu après chevalier de la Légion d'honneur.

Le 10, le régiment fait deux attaques; la première, à 15 h. 30, ne peut déboucher sous les feux violents de l'ennemi. A 15 heures, appuyé par les tanks, notre dernier essai est couronné de succès.

Les bataillons Bernard et Ollet dépassent les crêtes du Petit-Thiollet, capturant deux pièces de 105 et de nombreuses mitrailleuses, tandis que le bataillon Ferron, en liaison avec les chasseurs de la 66e division, atteignait la ferme de Derni-Lieue. Une manœuvre d'encerclement nous rend maîtres, le 19, du village de Terpigny, l'ennemi cédant partout devant la violence et le mordant de nos attaques.

B.D.I.C

Là encore, tous les nôtres furent admirables, les actes héroïques innombrables.

Une batterie en action est enlevée par le sergent Letertre qui s'élance avec un courage remarquable à l'assaut des canons, tuant les servants de sa main.

Le sous-lieutenant Caillaud, entraînant sa section avec une vigueur étonnante, escalade une position âprement défendue, culbute la première vague et s'empare de la totalité des organisations ennemies.

Malheureusement, nos pertes sont sensibles : beaucoup de nos braves sont tombés, glorieusement frappés. Nous avons perdu 5 officiers, 29 tués et plus de 180 blessés, faisant 370 prisonniers, dont 7 officiers, pris 12 canons et capturant un nombre considérable de mitrailleuses.

Le lieutenant-colonel Chaillot, cité à l'ordre de l'armée, fait paraître de nombreuses citations récompensant le courage de nos valeureux officiers et soldats, les bataillons eux-mêmes cités au régiment pour leur vaillante conduite à l'ennemi.

Notre repos à Founonme ne sera pas de longue durée. Nous cantonnons bientôt à Petit-Valy, pendant que les officiers du 27e bataillon exécutent une reconnaissance d'Etreux et des rives du canal de la Sambre, où nous devions probablement attaquer. Le 29, le régiment bivouaque dans la forêt d'Audigny.

L'attaque se prépare. Au 411e incombe l'honneur de continuer la poursuite qui ne s'arrêtera qu'aux portes de Robechies (Belgique) où nous arriverons le 11 novembre, à 10 h. 45, peu avant la suspension des hostilités. Toujours en tête de la division depuis le 17 octobre, nous allons forcer la ligne de défense ennemie où nous nous sommes heurtés.

L'attaque générale est décidée pour le 4 novembre à 15 h. 45.

Le régiment, encadré par la 46e division de chasseurs à gauche et le 6e régiment d'infanterie à droite, engage côte à côte ses trois bataillons.

Le passage du canal présentait d'énormes difficultés, tous les ponts étant rompus, les écluses détruites. La rive opposée, garnie de mitrailleuses et des maisons en abritant un grand nombre, gêna notre progression. Le cimetière est rempli de « nurien »; point dominant, le canal semble une forteresse inévacuable, l'étendue du village faisant enfin prévoir une longue et coûteuse bataille de rues.

Huit passerelles sont lancées sur le canal : une violente préparation d'artillerie lourde sur Fiteux précède l'attaque. A 5 h. 45, des détachements passent le canal, sautent, à la grenade, à la baïonnette, au revolver, sur les mitrailleuses ennemies; après une lutte acharnée et rapide, ils sont bientôt maîtres de la situation.

B.D.I.C

Peu après, les têtes de colonnes traversent les passerelles au pas de course sous un tir de barrage intense et une concentration de feux des mitrailleuses ennemies. Parmi les premiers tombe l'un des officiers les plus vaillants du régiment, le lieutenant Bigot, parti en tête de sa compagnie, mortellement blessé en enlevant dans un mouvement superbe la première vague à l'assaut des maisons. A 6 h. 30, le village est pris : malgré le retard des unités voisines, le lieutenant-colonel Chaillot ordonne la reprise de la progression.

Elle s'opère avec une rapidité foudroyante; l'ennemi, surpris dans les haies, les chemins creux, laisse entre nos mains un nombre toujours croissant de prisonniers, de canons et de mitrailleuses.

A 7 h. 35, la tête du bataillon Carry est devant La Neuville malgré les tirs furieux de l'ennemi. Cancreaumont est atteint dix minutes après par le bataillon Ferron, capturant quatre « nurien », quatre canons de 77 et un grand nombre de mitrailleuses et de prisonniers. Le bataillon Ollet conquiert le Grand-Couronné, prenant quatre canons, de nombreuses mitrailleuses et capturant des prisonniers.

Notre situation est critique, en raison de l'avance considérable faite par le régiment, avec une si foudroyante rapidité. Le colonel Chaillot rend compte, devant l'importance du terrain conquis et le nombre des prisonniers, de son impuissance à nettoyer toute l'étendue de nos gains. A notre gauche, les chasseurs n'avançaient guère; le 6e débouchait à peine de Venevelles; notre ligne faisait alors une poche vers les organisations ennemies. Bientôt deux bataillons du 12e régiment d'infanterie viennent étayer les flancs de cette formation, nous permettant de tenir nos positions devant les furieuses contre-attaques de l'ennemi.

27 tués dont 1 officier, 100 blessés dont 4 officiers, manquent à l'appel. Nous avons fait 18 officiers et 884 soldats prisonniers, capturé 11 canons, 4 « nurien » et rendu 15 canons inutilisables; nous avons entre nos mains des centaines de mitrailleuses.

Le 5, à 5 heures, nous reprenons notre progression sans relâche. A 12 h. 30, le 2e bataillon atteint La Voierie, point très fortement organisé par l'ennemi.

Le 6, formant avant-garde de la division, le régiment attaque Mouvion. Nous rentrons dans le village à la suite de l'ennemi

qui fuit. Nous y restons pendant les journées du 7 et du 8, pour grouper nos éléments.

La diyision entame à nouveau la poursuite le 9 novembre. Le 411e, toujours en tête, atteint Trélon en fin de journée; il s'y établit avec le 12e régiment d'infanterie.

Le 10, toujours avant-garde de la division, nous sommes, vers 8 heures, au contact avec les lignes allemandes. A 15 h. 30, l'arrivée d'un groupe d'artillerie d'appui permet aux 1er et 2e bataillons d'attaquer avec succès les occupants des bois de la Postière et de Neumont.

Le 11, à 8 h. 30, nous reprenons la poursuite, atteignant, à 10 h. 45, Robechies, où le régiment s'installe en cantonnement.

La glorieuse mission du 411e est terminée; chaque jour paraissent de nombreuses citations venant récompenser les efforts de tous.

Après avoir successivement cantonné à Gergny, Crécy-sur-Sèvre, Cerny-les-Bucy, Lignon, Brandonvillers, Champaubert, Châtillon, nous cantonnons, le 17 janvier, à Eillfurth, Talgolsheim et Walkeim. Le 22 à 9 heures, le régiment, rassemblé sur le territoire de la commune d'Ellfurth, reçoit du général de Boissoudy, commandant la 11e région, la fourragère aux couleurs de la médaille militaire, en présence du général de Saint-Just, commandant de notre division, après lecture des deux dernières citations décernées au 411e après les derniers combats et dont voici le texte :

Le général commandant la Ire armée cite à l'ordre de l'armée :

Le 411e régiment d'infanterie. — Régiment d'élite qui a fait preuve en toute occasion d'un élan, d'un mordant, d'une ardeur offensive hors de pair. A vaillamment et victorieusement combattu au nord-ouest de Compiègne du 10 juin au 21 août 1918. Le 17 octobre, sous les ordres du lieutenant-colonel Chaillot, a remporté un succès décisif, atteignant d'un bond tous ses objectifs. Capturant 300 prisonniers, 12 canons, 30 mitrailleuses. A continué à pousser de l'avant, effectuant, au cours des deux journées du 17 et du 18 octobre, une progression victorieuse de 8 kilomètres en ligne droite.

Le général commandant la Ire armée cite à l'ordre de l'armée :

Le 411e régiment d'infanterie. — Le 4 novembre 1918, sous les ordres du lieutenant-colonel Chaillot, a forcé d'un seul élan le passage du canal de la Sambre, défendu, en face de lui, par un ennemi d'un effectif supérieur au sien. A, sans arrêt, conquis un important village et progressé de 4 kilomètres au delà, faisant 912 prisonniers, dont 18 officiers,

enlevant 11 canons, 4 minenwerfer, plusieurs centaines de mitrailleuses et détruisant 15 canons ennemis.

Le 26, l'ordre de dissolution du régiment arrive, affectant officiers et soldats aux divisions voisines.

Notre glorieux drapeau, accompagné de sa garde d'honneur, après une entrée triomphale à Nantes, a été déposé à la caserne Cambronne où il orne la salle d'honneur du 65e régiment d'infanterie, à côté des non moins glorieux emblèmes du 81e et du 265e, tous consacrant une fois de plus la valeur des soldats vendéens et bretons.

Depuis notre arrivée à Taissy, nous n'avons pas quitté la zone des armées, toujours au secteur, toujours au combat, prenant quelques rares repos à l'arrière, employés à l'instruction des cadres et de la troupe. Nous avons contribué pour une large part à la victoire de Verdun, et, ces derniers mois, dans la poursuite de l'ennemi, notre mordant et notre élan nous ont toujours mené à la victoire, forçant toutes les lignes ennemies, comme en témoignent nos deux dernières citations.

Les jeunes soldats du 411e n'ont pas failli à leur devoir; le régiment a donné ce qu'on attendait de lui, combattant avec un cœur et une énergie inlassables, faisant l'admiration de tous : les nombreuses récompenses qui ornent la poitrine des officiers et soldats en sont la preuve indéniable.

Comme nos aînés, le 65e et le 265e, notre jeune 411e a largement contribué à la victoire finale et a bien mérité de la patrie.